



Les Indiens s'amusaient à lui lancer des flèches. (Page 222.)

fuyez le bruit, vous ! Vous aimez votre société à vous seule, vous ! Eh bien ! oui, je comprends cela ; toutes les femmes qui ont du cœur sont ainsi. Jamais on n'en verra une s'ennuyer loin du tourbillon de tous ces plaisirs bruyants ! Oh ! mademoiselle ! mademoiselle !

— Mais qu'avez-vous donc, monsieur le comte ? demanda La Vallière avec un certain effroi. Vous semblez agité.

— Moi ? Non pas ; non.

— Alors, monsieur de Guiche, permettez-moi de vous faire ici le remerciement que je me proposais de vous faire à la première occasion. C'est à votre protection, je le sais, que je dois d'avoir été admise parmi les filles d'honneur de Madame.

— Ah ! oui, vraiment, je m'en souviens et je m'en félicite, mademoiselle. Aimez-vous quelqu'un, vous ?

— Moi ?

— Oh ! pardon, je ne sais ce que je dis : pardon mille fois. Madame avait raison, bien raison ; cet exil brutal a complètement bouleversé mon esprit.

— Mais le roi vous a bien reçu, ce me semble, monsieur le comte.

— Trouvez-vous?... Bien reçu... peut-être... oui...

— Sans doute, bien reçu ; car enfin, vous revenez sans congé de lui ?

— C'est vrai, et je crois que vous avez raison, mademoiselle. Mais n'avez-vous point vu par ici M. le vicomte de Bragelonne ?

La Vallière tressaillit à ce nom.

— Pourquoi cette question ? demanda-t-elle.

— Oh ! mon Dieu ! vous blesserais-je encore ? fit de Guiche. En ce cas, je suis bien malheureux ! bien à plaindre !

— Oui, bien malheureux, bien à plaindre, monsieur de Guiche, car vous paraissez horriblement souffrir.

— Oh ! mademoiselle, que n'ai-je une sœur dévouée, une amie véritable !

— Vous avez des amis, monsieur de Guiche, et M. le vicomte de Bragelonne, dont vous

parliez tout à l'heure, est, il me semble, un de ces bons amis.

— Oui, oui, en effet, c'est un de mes bons amis. Adieu, mademoiselle, adieu ! recevez tous mes respects.

— La suite au prochain numéro. —

BRAS D'ACIER

PAR

ALFRED DE BRÉHAT

(Suite.)

Bientôt un des Indiens, celui qui semblait être le chef, s'approcha du petit Breton. Il lui enleva une partie de ses liens, le força à se lever et parut le questionner avec vivacité. Tantôt il avait l'air de lui faire des promesses, tantôt il levait son machete sur le front du jeune homme avec des gestes de fureur et de menace. Loïc restait impassible.

— Ils veulent savoir de Loïc ce que nous sommes devenus, dit Pablo. Tenez, ils l'emmenent au bas du rocher, à l'endroit probablement où ils auront trouvé la dernière trace.

Les Indiens, en effet, conduisirent le petit Breton au pied de la sierra. Kermainguy refusa sans doute de leur donner aucun renseignement, car ils le ramenèrent auprès du brasier.

Deux d'entre eux coupèrent un arbre d'un pied environ de diamètre et l'enfoncèrent en terre à quelques pas du foyer. Puis on dépouilla le petit Breton de tous ses vêtements, et on l'attacha à cet arbre.

— Que vont-ils faire ? demanda Vandeilles.

— Us vont soumettre le pauvre enfant à

quelque torture pour le forcer de révéler notre retraite, dit Pablo, dont la voix tremblait.

— Nous ne pouvons le laisser périr ainsi, dit Vandeilles ; il faut...

— Silence, reprit Pablo ; écoutez-moi. Craddle, Vandeilles et Benito, vous allez débayer l'entrée par laquelle nous avons pénétré dans la grotte l'autre jour. Dès que vous serez sur le point de terminer, prévenez-moi ; nous enverrons les femmes en avant sous la conduite de deux d'entre nous. Puis, les autres et moi, nous ferons tout ce qui sera humainement possible pour sauver ce pauvre Loïc.

— Mais ce travail demandera plusieurs heures, s'écria Bucolick avec désespoir, et, d'ici là, le pauvre enfant aura souffert mille morts.

— Dieu m'est témoin que je donnerais ma vie pour arracher ce pauvre enfant aux supplices qu'il va endurer, mais, pour un seul, je ne puis sacrifier sept personnes.

— Je descendrai seul, alors, dit Bucolick.

Il prit une corde qu'il se mit en devoir d'attacher en dedans de la grotte. Pablo la lui retira avec cette fermeté grave et mélancolique qui le caractérisait ; puis il entraîna l'Irlandais vers l'endroit où Berthe et Rosina s'étaient retirées d'après le conseil du gambusino.

— Regardez, dit Bras d'Acier en lui montrant les deux femmes qui cherchaient vainement à dissimuler leurs angoisses. Voulez-vous que, dans une heure, ces pauvres créatures soient entre les mains des Indiens ? Leur sort serait encore plus affreux que celui de Loïc.

— J'irai seul, murmura l'Irlandais.

— A vous seul croyez-vous pouvoir sauver Loïc?... Non ! Que résultera-t-il de votre folle tentative ? On se demandera d'où vous venez, et les sauvages devineront bien vite notre retraite. Quant aux conséquences, songez, je vous le répète, au sort qui attendrait ces deux pauvres femmes dont nous avons juré d'être l'appui.